

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Le sel

Jocelyne François

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

JOCELYNE FRANÇOIS

LE SEL



MERCVRE DE FRANCE
MCMXCII

Jocelyne François

Le Sel

Mercure de France
MCMXCII

ISBN 2-7152-1755-2

© Mercure de France, 1992.

26, rue de Condé, 75006 Paris.

Imprimé en France.

« Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel. »

RENÉ CHAR

Fragment de *Fureur et mystère*
gravé sur une pierre devant sa tombe
à L'Isle-sur-la-Sorgue

« ... comme ça par le détour tu arrives à parler, moi j'arrive seulement à parler vraiment par le détour, par le grand détour. C'est ça qui nous manque, de ne plus faire d'assez grands détours, maintenant on fait des détours de plus en plus petits j'ai l'impression, dans la littérature. Des grands retours, des grands détours, ça nous manque à tous. »

PETER HANDKE

Entretien avec Hervé Guibert
paru dans *Libération*
du 11 avril 1991

Vous aviez coutume d'offrir

Vous aviez coutume d'offrir à ceux que vous aimiez des cadeaux inaccessibles. Le portail de Chartres, la conque du Campo de Sienne ou la colonnade de Saint-Zacharie à Venise, sur la placette où volaient des chouettes. Lors d'un repas non loin du musée d'Art moderne, vous m'aviez solennellement offert la Pierre des fièvres sur laquelle il faut marcher pour entrer dans la basilique du Puy. C'était un jour ordinaire et nous ne savions pas encore que nous viendrions vivre à Paris. Nous étions dans la ville comme ceux qui ont leur point d'attache ailleurs, nous avions envers elle une sorte de fébrilité curieuse et la quittant nous disions « nous rentrons ». Vous habitiez Paris et ne conceviez pas d'autre lieu pour vous. Nous avions notre village, un monde bien plus vaste et bien plus étroit qu'il n'y paraissait à première vue.

Je viens d'écrire *nous* et une fois de plus, je mesure mon bonheur. Ce *nous* que je pense depuis tant d'années reste pourtant l'entité la plus insaisissable après que sous différentes formes, fictions plus que transparentes, récit volontairement monocorde ou poèmes, j'en ai écrit l'origine et quelques états successifs. De plus en plus j'ai le sentiment d'aborder à un territoire qui, en raison même de la passion qu'il recèle, m'emplit d'une joie enfantine. La joie enfantine est forte, elle est absolue et ne s'embarrasse d'aucune limite. Ce n'est que plus tard, à force de se surveiller, qu'on devient raisonnable et cela ne sert à rien pour mourir.

Ce cadeau imaginaire, la Pierre des fièvres, je l'avais accepté et comme tous les cadeaux je l'avais gardé mais celui-là, avec son poids énigmatique, me rappelait votre amitié. Dans la campagne les pierres levées ont toujours un sens pour quelqu'un. Les événements capitaux de la vie sont précédés, quelquefois un long temps auparavant, par des signes infimes et fermes qui intriguent, s'ensevelissent et que pourtant on n'oublie pas. Il m'avait fallu un ou deux ans pour admettre à quel point ce don avait agi. Tout le monde sait que la fièvre nous porte au-dessus, au-devant des choses, qu'elle nous rend lucides autrement ; en ce sens elle n'est pas un mal et elle m'avait en effet portée tout au long de ces dernières années qui s'étaient enchaînées si vite que même au plus noir arrêt de la maladie, en ces moments de stagnation et de piétinement, je ne parvenais pas à démêler les événements et leurs causes. Naturellement cette fièvre non physiologique n'affecta en rien la courbe de ma température pendant les cent journées d'hôpital, et c'est lorsqu'elle tomba brusquement que je saisis ce que m'avait valu sa présence.

Hier, par une journée exceptionnellement grise en cet été de la

Saint-Martin, je suis allée revoir les Arènes de Lutèce. Une tondeuse en action cassait malheureusement le silence habituel du lieu et l'homme la remontait à l'aide d'un câble sur les pentes gazonnées qui au nord remplacent les gradins. Au centre on avait installé un cirque jaune nommé Cirque Plume. Le jaune de la toile dans le gris du jour et sur la couleur sombre du site constituait à lui seul un événement contre nature en ce mois de novembre et alors que ma pensée accompagnait quelqu'un de proche en train de mourir. Comme je partais, je relus les quelques phrases de Paulhan gravées là pour le deuxième millénaire de Lutèce et qui se concluent ainsi : « Passant, songe devant ce premier monument de Paris que la ville du passé est aussi la cité de l'avenir et celle de ton espoir. » Le mien, donc, sur son conseil.

Je n'ai jamais cru que l'espoir pavoise et se comporte en nous comme un sentiment triomphant. On ne l'évoque généralement que lorsqu'on est au plus bas, sa propre vie ramassée au creux de la main. C'est une projection, une braise qui attend. Je suis donc fondée à croire que les circonstances physiques, l'histoire même de mon corps, son inscription dans le temps, m'ont conduite à ce moment si particulier que je vis et qui est celui d'une remontée. Cette amorce de vitalité que j'ai attendue en vain durant deux ans, que j'ai voulu cent fois provoquer, m'appelle à un grand effort de retour aux vrais éléments de ma vie : l'attention, la concentration et le bon usage du temps. Car plus encore que le mouvement libre, ces valeurs ont été pulvérisées en moi par la paralysie, l'impuissance et la douleur. La plus grande épreuve n'est pas celle qui s'est vue le plus.

Mais ce qui m'importe c'est retrouver le niveau d'origine de cette fièvre que je m'étais inconsciemment incorporée et qui avait ébranlé les structures anciennement établies de notre vie dans ce village du Vaucluse où ce qui est précieux c'est tout ce qui échappe au tourisme, ce que d'une certaine façon *on ne verra jamais* si l'on n'y consacre pas un temps considérable. La récompense était là, dans ce qui demeurerait accessible, pour peu que le désir s'en perpétue. Il n'y a pas d'autre façon de se conduire dans un paysage que d'en chercher tous les abords. Des joies très fortes sont alors dispensées. S'arracher par décision à la qualité de l'air, à la netteté de la lumière ne peut venir que d'une conversion et cette conversion avait eu lieu.

J'en viens à ce jour pour moi étrange encore. Il ne nous restait plus qu'une semaine dans la maison. Le thé que nous buvions le matin était celui que nous avaient envoyé cette femme et cet homme qui allaient nous succéder dans les murs, s'asseoir sur le banc de pierre de la terrasse durant les soirées de mai, celles de chèvrefeuille et de rossignols. Ce cadeau du thé augurait bien.

Au lieu de marcher dans les collines comme nous le faisons familièrement, nous avons d'un commun accord décidé de prendre la voiture et de rouler vers le Ventoux en dépassant largement la limite des villages voisins. C'était un jour de mistral, donc de lumière, tous les angles des paysages entrevus étaient vifs. En même temps que les beautés romanes à Saint-Paul-les-Trois-Châteaux, à La Garde-Adhémar, lieux que nous n'avions encore jamais vus, nous regardions avec passion les façades plates, ordinaires des maisons provençales, les épiceries désolées, les écoles, les cafés déserts, tout ce qui peu à peu, de la vie quotidienne, nous était devenu perceptible, ce que j'appellerais volontiers le cycle des platanes car les platanes y sont toujours mêlés. À La Garde-Adhémar, on avait laissé grands ouverts à l'ouest les deux battants de la porte dans la modeste église romane du haut, si bien que la lumière inondait la nef et absorbait qui sortait de l'édifice, le tirait vers elle, gagnait sur l'attrait qu'exerce l'abside et le conduisait vers une sorte de chemin de ronde bordé d'un mur où, s'accoudant, il dominait la vallée du Rhône et les tours inquiétantes de la centrale nucléaire de Donzère-Mondragon. La force du soleil nous fermait les yeux. C'était là une vraie frontière, rebord naturel de la Drôme, fin des terres encore préservées, encore médiévales, malgré un vernis de modernisation. En bas, au niveau de l'eau luisante, un autre monde proliférait.

Les promeneurs de l'été avaient disparu. Nous nous sentions indiscrètes en passant devant les maisons dont les habitants avaient retrouvé leur liberté d'agir et les enfants leurs visages d'écoliers. Au sortir du pays, en cherchant un lieu-dit, nous avions par une route sinueuse atteint un vaste plateau où quelques fermes isolées occupaient des aires déboisées dans une forêt de chênes-verts mais elles étaient si rares qu'elles ne parvenaient pas à nous ôter le sentiment de rouler sur une terre inhabitée. Nous ne croisions aucune autre voiture et la route était de plus en plus étroite et brusquement elle fut à son terme sur un éperon rocheux où s'accrochaient quelques maisons nobles soigneusement restaurées. L'air sentait le feu de bois, les vitres brillaient mais on ne voyait personne. La seule présence étonnante, c'était, plus haut que les toits, une vierge géante que des gens d'autrefois avaient dressée pour marquer sa protection sur tout le territoire visible. Un sentier de chèvres y conduisait et en quelques minutes nous étions devant la figure colossale qui, tournant le dos à un océan de chênes-verts, ouvrait les bras sur la vallée énorme où brillait le fleuve et au-delà de laquelle le Massif central s'arrondissait dans la lumière déclinante. On voyait sans doute d'extrêmement loin cette géante de fonte qui, de près, nous écrasait de sa grossière facture inexpressive.

Le silence était total du côté du Tricastin où s'étendait le vert

presque sans rupture. Vu de là, le pays se refermait sur lui-même et comme probablement nous n'y marcherions jamais, il nous échappait pour toujours et nous le regardions pour la première et dernière fois. Dans le vent, par un temps si clair, c'était comme un adieu aux marches du Vaucluse, c'était un moyen radical d'établir une distance entre le Vaucluse et nous, et même ce hameau habité mais curieusement vide et qui nous intriguait (était-ce les responsables de la centrale nucléaire de la vallée qui avaient établi ici leurs demeures privées ?) nous congédiait. Il disait : pas de témoin ici.

Un peu plus tard, comme nous repartions vers Carpentras, au-dessus de Grignan le château nous apparut dans un flamboiement extraordinaire et ce qui semblait une terrasse devant lui, soutenue par des arcades. Nous ne l'avions jamais ni visité, ni même vu en vingt-quatre ans de présence et, alors que nous nous en étonnions, nous savions très bien que toujours nous avions préféré marcher dans nos collines. Le soleil s'éteignit pendant que nous lisions dans l'église supérieure les inscriptions sur le tombeau de la Marquise.

À Orange la nuit était bleue. On croit toujours être allé très loin lorsqu'on rentre à la nuit. Notre village, une conque calcaire, elle rayonne encore de la chaleur captée du soleil et le chant des grillons l'enveloppe. Cela est, hors de toute présence.

Oui, ce jour m'a laissé un souvenir vif, frais comme une couleur pure. Je sais que c'est là que se ferma le pays du sud, qu'il redevint un lieu que l'on traverse. Le détachement ainsi opéré devait nous simplifier les choses par la suite. Après ce ne furent plus que des fatigues matérielles, un bouleversement pour un ordre vital à reconstituer ailleurs.

Du départ dans l'obscurité déjà humide d'octobre, j'ai gardé le goût furtif et en un sens, il ressemblait à l'arrivée, un jour d'octobre aussi. Au lieu de monter au village entre les parois calcaires de la route en lacet, nous descendions vers la plaine, nous descendions sans nous retourner, avec des précautions de conduite, et les stries de la roche taillée nos phares les éclairaient pour la dernière fois familièrement. Et les oliviers du dernier tournant et le chemin sur la droite qui mène au cimetière en contrebas.

2

Je regarde maintenant

Je regarde maintenant devant ma table de travail, sur un autre mur, l'oiseau bleu de Braque qui par sa seule énergie semble faire voler une pierre.

Presque cinq années se sont écoulées. Le phénomène d'expansion et de compression du temps est sans doute l'expérience qui me mobilise le plus. Il m'arrive de me retrouver au bord d'un vertige qui, au lieu de m'angoisser, me procure une paix dont la nature m'était inconnue avant. C'est un peu comme si ma vie avait changé de plan. Notre lieu d'habitation ne possède rien en commun avec le vaste espace divisé, accompagné de végétation, de la maison du Vaucluse. C'est un lieu dont chaque point est en permanence saisissable par le regard, dont le tout est occupé sans cesse et qui, s'il ne donne plus les émotions que crée le déplacement entre des murs, procure en revanche un sentiment d'ubiquité. Tout peut avoir existence en même temps, rien n'est séparé. Cette unité de lieu très simple d'où le superflu est nécessairement exclu possède une force de concentration qui enclôt l'horizon de la ville : Saint-Paul dans la brume des matins d'hiver ou illuminé par les longs crépuscules de juin avec autour de sa coupole le nord-est de Paris dans son ordonnance serrée. Dès lors, toute différence qui survient entre ce que suggère la disposition matérielle et ma réelle disposition mentale est ressentie comme une insuffisance personnelle, une faute. Ici la vie et le travail à ma table se touchent, s'interpénètrent et cette osmose pourrait bien mettre fin à la vieille dualité entre eux. Quelque chose se tient là, tapi au cœur du temps, et je suis à la disposition de ce quelque chose, de sa possibilité d'emportement. Car je n'ai jamais cru à la littérature dans les galaxies lointaines, aux extases stellaires, au lyrisme désincarné. Tout un pan de ce qu'on appelle « la poésie » est pour moi dénué de sens et m'apparaît plutôt comme une impuissance masquée, une fuite dans un élément inatteignable et de ce fait soustrait à l'échec. Nous sommes tous impuissants, il y a dans le monde une masse d'inertie telle que même les maîtres du pouvoir doivent s'effacer. Alors que dire de nous qui écrivons, peignons, inventons des architectures porteuses d'images intérieures ? C'est avec notre impuissance, avec elle seule, qu'il nous faut pouvoir.

Quelque chose se tient là, tapi au cœur du temps, et je suis à la disposition de ce quelque chose, de sa possibilité d'emportement.

Si ces cinq années s'étaient écoulées comme je m'y attendais – mais toute attente est d'une certaine façon illégitime –, je pourrais

aujourd'hui me retourner sur un paysage de textes ou de pages d'un texte et je me sentirais projetée vers le nouvel espace ainsi ouvert. Au lieu de quoi j'ai dû faire face à l'épreuve physique majeure de ma vie déjà écoulée. « Faire face » mais ne présente-t-on pas toujours le profil le plus étroit de soi-même à la douleur ? Ne la reçoit-on pas de biais, de chant comme disent les maçons ? Ainsi j'ai supporté une année de troubles angoissants pendant que le diagnostic tardait, s'égareait. Parfois, à la tombée du jour, l'impression d'enlissement, au sens strictement corporel, me submergeait. De mois en mois je perdais un peu plus le sol, la sensation de mes pieds, ma relation à la base. Marchant, je luttais invisiblement dans l'air comme dans un mètre d'eau. Je plains les médecins. Ils sont là, dans leur vie déjà surchargée – tout est urgent, tout réclame une suite – et vous arrivez inconnu, mystère vivant, avec vos plaies, avec votre vie marquant votre corps d'un sceau unique. Ils ne peuvent que s'asseoir à côté de vous et sauf miracle, sauf intuition fulgurante, attendre en faisant confiance à l'investigation technique.

Seul, un texte a vu le jour en ces années. Un roman comme je l'entends, noué à la vie, mais il se situait à une charnière. À la fois il marquait la fin d'un cycle de notre vie et il tendait vers le futur une main encore timide. *Histoire de Volubilis*, fragile passerelle, car j'écrivais ces choses dans les débuts du mal-être physique sans en pressentir la gravité et surtout son déploiement dans le temps. En ces jours-là je me sentais forte d'une espérance qui, sans mourir, a été violemment détournée. Je me retrouve tout étourdie dans le nouveau paysage. Je n'y apporte plus mes forces que j'ai perdues et je ne reconnais plus mon corps. Faire corps avec soi-même est sans doute l'impression la plus impalpable et la plus précieuse mais c'est lorsqu'elle disparaît que l'on sait son prix et j'en suis là. Chaque matin avec la conscience du jour à vivre, j'en suis là, avant tout projet, j'ose dire avant tout désir. Il me faut déjà accepter de me sentir étrangère à tous mes mouvements, savoir que je traînerai partout avec moi cette douloureuse inadéquation qui va ralentir, compliquer, subvertir ma relation aux moindres détails de l'existence comme aux actions qui devraient le plus emporter l'imaginaire vers ses lieux de prédilection. Autrement dit, je ne peux à aucun moment oublier mon état et le dialogue intérieur auquel j'étais si habituée depuis mon enfance – et qui est sans doute à l'origine de tout ce que j'ai écrit –, ce dialogue a fait place à un dédoublement, forcené à certains moments, pour être présente, pour entendre et participer. Paris que j'étais si heureuse de vivre au quotidien demeure à l'horizon.

Parce que, après l'expérience si prégnante de la nature agissant comme l'englobant de la vie, cette ville, résultat d'un tissage qui reste

indéfiniment à découvrir, suscite et relance sans cesse l'appétit de l'esprit. Pourquoi ne pas le reconnaître ? Paris accueille aujourd'hui mieux que n'importe quel autre lieu ma difficulté d'être au monde, il m'enveloppe bénéfiquement et je comprends enfin ceux qui autrefois me disaient ne pas pouvoir s'éloigner de ses portes. Cela qui me faisait sourire me touche maintenant et j'ai perdu le goût des crépuscules d'hiver entre L'Isle-sur-la-Sorgue et Saumanes. J'en ai eu l'évidence brusque l'autre soir en lisant dans un magazine la nouvelle de la création d'une Fondation Sade au château de Saumanes(1) et en voyant imprimée la photographie d'un endroit précis dont mes mains et mes yeux connaissent tout, du grain de la pierre et de sa couleur à l'ouverture sur le ciel : l'angle aigu de la fortification du château, son assise de rocher et le chemin qui descend vers le sud-ouest entre ce mur et un fouillis de végétation en pente sur la droite. *L'exposition* inattendue de ce site, c'est d'abord ce qui a causé mon émotion mais en même temps la justesse du projet m'est apparue si nettement (je me souviens de toutes les hypothèses absurdes sur l'utilisation future du château) que la satisfaction intellectuelle a gommé toute réminiscence intime.

Ce qui a été si fortement, si quotidiennement, n'est plus sinon dans l'imaginaire toujours en acte de la mémoire. Le crible de cet imaginaire constitue l'instrument le plus sensible dont je dispose pour juger de la valeur à mes yeux très inégale des lieux de ma vie. Avec le temps apparaissent les préférences décisives, elles tracent une géographie intérieure que je m'efforce toujours de rendre communicable bien que je doute qu'elle puisse l'être totalement et ce que j'écoute surtout chez autrui, c'est cet effort qui parfois perce sous les paroles pour rendre présents des moments, des fragments de réalité violemment uniques. À vrai dire, je n'entends guère que cela, le reste est un bruit de fond.

Si fortement imprimés en nous soient-ils, les lieux, une fois quittés, deviennent légers. Ils créent une armature transparente mais d'une solidité à laquelle on peut sans fin avoir recours. Les lieux aimés et peut-être aimants, en tout cas aimantés, ceux qui forment un couple avec notre histoire. Ils engendrent un espace dans lequel sans aucune limite notre esprit connaît et reconnaît sa jouissance. Musique sans aucun son. Combien de fois l'ai-je entendue aux heures les plus difficiles, apparemment les plus solitaires, où elle seule a pris acte de ma reconnaissance !

Je pense à cette matinée de la Salpêtrière. À côté de mon lit où je suis maintenue par la douleur et la paralysie, on a roulé le plan incliné de chêne. Avec de grandes difficultés on me fait passer de la surface du lit à celle, dure, du plan incliné. On sangle mon corps au niveau

des épaules, de la taille et des chevilles, puis avec précaution on fait basculer le plan jusqu'à une oblique aussi proche que possible de la verticale. Je me retrouve dressée à une hauteur qui me donne d'abord le vertige devant la fenêtre ouverte au-dessus du carré des tilleuls de la cour intérieure. J'ai sous mes mains une tablette de bois où l'on a posé la sonnette pour appeler, le téléphone et mon livre taché d'eau, bosselé, décollé : *Portrait du joueur*. J'en arrache quelques paragraphes à la fois selon que mon état me laisse de forces et dans ma position, là, guettant le vent léger comme si j'étais dehors, je viens de lire ce qui concerne Pascal et la nuit du 23 novembre 1654. Nous sommes sans doute nombreux à sentir la proximité de Pascal. Pour nous, le lieu d'habitation n'est pas sans lien avec lui et en pensée je me transporte à côté du pilier de droite dans l'abside de Saint-Étienne-du-Mont, là où je vais parfois lorsque l'église est vide.

J'ai eu moi aussi en 1956 une nuit du 23 novembre, entièrement blanche, où j'ai mis au monde mon fils à l'aube, une nuit dont le souvenir intact atténue la souffrance de mon dos encore ouvert fixé à la planche de chêne, une nuit de présence brûlante et de pleine lumière où une fois de plus j'ai donné à Dieu ce que j'avais perdu, notre amour incomparable, hors de portée de ce qui se dit. Sans posséder le moindre signe ou la moindre intuition qu'il me serait rendu au centuple. On peut être seul partout, même dans une cellule d'accouchement à l'hôpital, surtout en pleine nuit. Que la porte s'ouvre de temps en temps, que des inconnus attentifs vous parlent de l'état de votre corps, cela ne gêne en rien le dialogue invisible qui se poursuit et vous entraîne, entraîne la vie tout entière et la fait tourner sur ses gonds, porte dérobée, fermée, qui peut s'ouvrir.

Tableau dans le tableau, la *retour* de cette nuit de 1956 dans le jour de la Salpêtrière, dans sa subtile lumière d'octobre sur le jaune des tilleuls provoquant encore le ciel avant l'hiver, je le dois à Sollers ayant évoqué Pascal dans un moment de solitude, à la faveur de cette solitude qui est notre lieu vrai à nous qui écrivons, notre lien le plus sûr aussi sans qu'il soit nécessaire de l'exprimer d'une quelconque manière. Le silence présidant à tout événement intense envahit la chambre, l'épaisse sensation des expériences se recouvrant, oui, faisant plus que se toucher, se recouvrant, si bien qu'une langue commune peut exister, qu'elle se signale à nous soudain et une fois de plus, que nous en tenons la preuve et que cette collusion des pensées vient en moi aujourd'hui et me soutient, contre toute attente.

Musique plus précieuse que toutes, celle qui peut se passer des instruments, qui n'est soumise à aucune contingence, qui vit librement sa vie en nous. Elle se joue où elle veut. Mais elle n'est portée que par la mémoire qui crée le tissu de présence. Sans elle, aucune profondeur n'est possible, aucune délectation.

Le sentiment d'étrangeté au monde et en même temps d'appartenance au monde, cette dualité magnétique qui nous avertit et nous conduit, je la choisis encore et toujours comme la seule garante de ces heures sans nom où se joue en moi quelque chose qui me contient et me projette, de ces heures pendant lesquelles j'attends et j'écris.

Car il ne faut pas croire

Car il ne faut croire qu'écrire est un acte continu. Char me disait qu'il trouvait faux le titre d'Éluard *Poésie ininterrompue*. Écrire est, au contraire, un acte fragile qui nous apparaît et se dérobe tour à tour. Avec les années, ma vulnérabilité aux obstacles que multiplie la vie augmente. J'espère ne pas relâcher mon attention mais elle se trouve de plus en plus souvent contrariée et le temps, tunique sans couture, dont j'ai toujours eu la nostalgie (je l'ai écrit déjà), ce temps-là disparaît. Il faut sans cesse reconstituer le fil ou le film, lisser devant soi quelque chose qui n'a pas de corps mais dont la présence certaine, bouleversante, ne peut pas faire défaut. Cela est de l'ordre de la marche dans l'obscur, les pas procèdent les uns des autres vers un but seulement pressenti.

J'aime cette précarité. Lorsque j'étais une jeune femme je trouvais naturel d'écrire dans un sentiment de gloire, portée par la nature intensément belle qui m'entourait. Mon parcours de vie avait été pourtant difficile et aucun détail de cette difficulté ne m'avait échappé. Cependant il me semblait avoir triomphé de quelque chose qui m'emprisonnait et la libération se traduisait dans des pages ou des poèmes d'une vitalité sûre d'elle-même. J'éprouvais que la plénitude intérieure peut se partager, que les signes dans le monde se lisent à ciel ouvert.

Aujourd'hui je sais que chaque fois que j'ai pensé au pluriel, j'ai pensé une sottise. Le pluriel n'existe pas et l'universalité à laquelle tend chaque écrit singulier n'est pas fondée sur le pluriel. Souvent une identification se produit au point que, en toute sincérité, le lecteur tombe dans l'illusion *du même*. Or ce « même » n'est pas singulier ; il emprunte seulement quelque chose au fonds commun de l'angoisse ou de l'espoir et il est vrai que, réduites à l'ossature, les vies finissent par se ressembler. Si forte que soit la présence réelle des autres, en un certain sens il n'y a rien à chercher à l'extérieur de soi. Même une expérience amoureuse excédante, lorsque par miracle elle a lieu, ne prend naissance qu'en soi.

Écrire n'est donc, en aucun cas, chercher à séduire, à convaincre ou à entraîner. On ne peut partager ses évidences, ses raisons d'aborder chaque journée et les mouvements infinitésimaux qui lui donnent son sel. On ne bouge pas en bloc et subtilement la vie est constituée de détails. Que m'apporte en ce moment le soin extrême des pelouses pris par les jardiniers aux Invalides ? Des pelouses et des géométries de buis qui les cernent, le ratissage méticuleux des intervalles entre ces buis et ces pelouses, ratissage qui laisse des traces parallèles dans un

gravier mélangé de terre ? Ce jardin vert, où seules quelques pâquerettes tardives contournées par les tondeuses sont inattendues, sert pour les yeux de réceptacle à la coupole dont l'or nouveau rapproche de nous le bleu du ciel, l'arrête dans son inaccessibilité. Mon corps si malheureux s'attache à ces images, les écoute, les supplie parfois. Je ne sais de quoi est faite cette supplication à la beauté, mais plus se multiplient mes séances de rééducation dans cet Institut, plus le travail sur le corps souligne mes limitations, traque mes impuissances, plus j'ai besoin de recourir à quelque chose qui transcende mon état auquel je ne m'habitue pas. Autant que le vert de l'herbe, la terre ratissée m'apaise et me trouble car elle est ce qui donne sa rigueur au dessin, et si on la considère en elle-même avec son odeur, ses débris de feuilles, elle rappelle les allées lisibles des forêts. Ne suis-je pas moi-même quelqu'un qui marche encore mal mais avec l'espoir de retrouver toute la forêt ?

Ce dont je suis dépouillée m'empêche souvent d'écrire parce que j'ai perdu des accès à la vie pleine sans rien oublier de ces accès, sans oublier la force induite par la jouissance amoureuse. Je n'accepte pas de dire ou même de penser « je me souviens » parce que c'est là, cette énergie qui s'autogénère en un cycle parfait, c'est là, si proche encore. L'indispensable intégrité corporelle (le vrai luxe terrestre) peut faire défaut soudain et on est cependant la même personne. Écrire, qui déjà est un acte fragile, devient alors une voie étroite et la solitude nécessaire qui catalyse la mémoire se charge d'un mal-être qui s'ajoute à la douleur physique. Pourtant aucune évidence mentale ne s'efface en moi, ni celle que l'amour est la sexualité, ni celle que l'amour *contient* la sexualité et la dépasse. Entre ces deux lumières, je me faufile plus ou moins bien selon les jours, avec l'espoir de retrouver toute la forêt. Écrire ceci me coûte mais le travail autobiographique ne peut omettre la dimension sexuelle de l'existence et c'est bien cette conviction qui m'a menée à écrire ouvertement à propos de la femme avec laquelle je vis et que j'ai toujours aimée depuis l'âge où l'amour peut s'éveiller dans un être humain. Cette *histoire* qui est pour moi naturelle m'est apparue avec le temps de plus en plus merveilleuse et rare, inouïe pour tout dire, mais elle reste rigoureusement singulière. La loyauté dans mes livres ne m'a coûté aucun effort parce que je ne vois pas comment le belvédère autobiographique dissimulerait la sexualité ou plutôt la travestirait. Cela s'est beaucoup fait et se fait encore beaucoup, je le sais, mais ce n'est pas une raison pour que je le fasse. En revanche, j'ai payé très cher cette loyauté, sans doute bien plus encore que je ne l'estime, mais le prix d'un tel accord avec soi-même est incalculable, ne serait-ce que parce que cet accord est fondateur, qu'à lui seul il est en conséquence subversif et invite à

reconsidérer autrement les liens humains. Nous n'habitons pas une maison toute faite, nous la faisons.

Relisant ces dernières lignes écrites hier, involontairement je souris. Je viens de déceler en moi un comportement de mon enfance. « Cela se fait, je sais, mais ce n'est pas une raison pour que je le fasse. » N'ai-je pas toujours agi ainsi, pensé ainsi ? Ne puis-je pas rattacher tout ce que j'ai vécu et écrit à cette pulsion qui progressivement s'est muée en évidence ? Ce que j'appelle la lumière qui à mesure éclaire les pas et que je désigne par le jaune ? Car, je m'en suis aperçue après coup, les allusions à la couleur jaune sont très significativement récurrentes dans tous mes textes. *Éloge du jaune* en étant le cœur, touchant au plus intime de moi.

Aussi je ne regrette rien et plus que jamais je ne conçois l'écriture sans risques, sans cette voix qui vient du fond et ne se dérobe pas. Mais qui ne s'appesantit pas. De même que la prose m'est particulièrement chère, de même la litote possède à mes yeux (et à mes sens) la qualité irremplaçable de dire *à l'état naissant*, de laisser en présence active le lecteur et le texte, de ne pas insister sur ce qui peut être accepté sans insistance. Quant à la prose, dont je ne peux même pas me séparer dans les poèmes, cela vient sans doute de plus loin. De sensations d'enfance probablement lorsque je me trouvais immergée dans des vergers ou des vignes qui m'apparaissaient comme sans limites, qui couvraient la terre autour sans solution de continuité, sinon les chemins étroits, les talus. La prose est ce qui me met d'accord avec ma vie passée et avec beaucoup d'aspects de ma vie présente, la simplicité par exemple et mon goût pour la vie matérielle minimale. Avec l'unification entre les différents secteurs de la vie, surtout entre les illuminations et la patience, entre l'attention aux réalités immédiates et la sorte de résistance qui est nécessaire pour écrire. Plus récemment, c'est la prose qui a pris les images enregistrées à mon insu aux heures les plus dures de l'hôpital. C'est elle qui les a écrites plus tard parce qu'avec sa souplesse, sa vocation à remplir les vides, ses mots coupés en bout de ligne, elle enjambe notre condition, la recouvre, la contient et peut-être la protège.

*

Césure dans le corps, terre inconnue. Tu me réveilles comme dans les automnes passés et c'est un nouvel automne où flamboient les cannas rouges – en bas dans les jardins. En bas, loin. Inaccessiblement. Tu me regardes par-dessus la douleur. Je ne sais pas.

Ton corps masque la fenêtre, l'angle du toit ancien, la perspective

des mansardes et pourtant une lumière douce emplît la chambre. Ce n'est pas une chambre d'amour mais tu es là. D'autres voix, indistinctes, couvrent la tienne par moments. Les cannas rouges, c'était hier, quand je marchais. Pour l'instant, je gis, séparée. On se penche sur moi par-dessus les barres d'acier brillantes. Je n'ai pas peur. Sans cesse je m'absente derrière mes paupières et à chaque remontée je te retrouve. Il règne une grande chaleur il me semble. Tu insistes pour qu'on laisse au large ouverte la fenêtre. Toute la nuit aussi, dis-tu.

L'hôpital porte un nom qui évoque le sel spontané des murs humides, la poudre, les explosifs. La Salpêtrière. Le drame imprègne les lieux. Tu me parles du carré de tilleuls dans la cour. Des voix m'ordonnent de remuer les jambes. Je ne peux pas. Tu tiens l'eau, tu me fais boire, tu me rafraîchis. Un poids écrasant me cloue au matelas.

Puis c'est la nuit. C'est comme si le temps ne s'écoulait pas. Ma main droite est rigide à cause de la perfusion. La porte s'ouvre souvent, des visages dans la pénombre, des voix agitées dans le couloir. Le poids augmente, je ne peux bouger, ni à droite ni à gauche. Je ne peux pas soulever la tête. Maintenant je me souviens, on m'a ouvert le dos. Maintenant je me souviens des carreaux de céramique verte du bloc. Il y a combien de temps ? Puis les lampes sont allumées brusquement et deux femmes changent de côté la perfusion. Elles échouent longtemps, dix fois ? La rigidité gagne l'autre main, les veines se mettent à exister contre moi, dans la lourdeur. Je ne dors pas, je ne veille pas non plus. J'entends les annonces doucereuses du départ des trains dans la gare d'Austerlitz proche à un point troublant. Les grincements, les hésitations des machines emplissent la chambre. Le vent de nuit est doux. Bouger est impossible. Rien ne proteste en moi. Toi éloignée de force par la nuit, il reste l'eau. La douleur, la gare, l'eau que je bois par un tube souple et par-dessus, le vent de nuit, la lueur nocturne. Même pas l'attente du matin. Rien. Endurer seulement.

J'entends avec retard ce qu'ici tu n'as pas prononcé. Maintenant que je suis sortie du sommeil de la blessure, du sommeil sans rêve et sans peur de la blessure, la nuit m'éveille. La gare, les départs, les lumières brillantes, c'est à deux pas. Les cannas rouges dans la nuit. Tu dors dans notre lit. Tu ne m'as pas montré tes larmes et ce jour d'hier brille d'un éclat funeste, il est brusquement isolé dans la suite des jours. Septième jour d'octobre. Octobre, le raisin, les fruits, la lenteur poignante du soleil. Comme si une grâce se décidait avant

l'hiver. Il y a deux jours nous marchions ensemble dans les allées du Jardin des Plantes, frôlant les ardents dahlias, lumière qui nous prenait dans son nimbe. Nous étions sans aucune crainte du futur proche. Devant les fleurs nous avons une fois de plus parlé des couleurs.

Nuit. Je couche dans un lit vide. Je ne couche pas, je suis étendue sur ce qui me broie. Peu à peu, les roses redeviennent jaunes sur ma gauche. Avec elles, tout revient des contours de la chambre. Je guette un réconfort improbable. J'oublie jusqu'aux mois d'avant, comme s'ils se séparaient d'eux-mêmes. Les heures de maintenant, une à une. L'humiliation de les mendier une à une, pas plus vite, afin de les supporter. Pourtant un souffle passe sur tout cela, une grande douceur, une liberté d'ailes. Il fallait franchir ce pas, il est franchi, et un jour je marcherai, même si je ne comprends pas encore ce qui m'arrive. Mes yeux reviennent obstinément à la fenêtre sur la gauche, à la fuite des lignes du toit.

Dès l'aurore, ta voix. Clarté entière dans nos paroles, tout le brouillard d'hier a disparu. Tout à l'heure, passé la matinée, je te verrai.

L'eau de la cuvette, si on me laisse seule, ne me sert à rien. Tout ce qui est encore sensible dans mon corps me fait souffrir, sauf mon visage. Le reste disparaît dans l'indistinct.

Comment être, d'un coup, si corporellement familière à des inconnus ? Leurs questions n'épargnent aucun détail. Il n'y a pas de détails pour eux, ni pour moi. Ma pauvreté physique, ils la voient. Celui qui a assumé l'acte d'ouvrir le corps, celui-là parle peu. Tenir les outils qui ouvrent le corps dispense des paroles. Il s'assoit et soupire, les autres commentent. De toute façon je sais que ce que je comprends, je ne le comprends pas.

Enfin je te vois. Enfin l'horrible hier est derrière nous. Même immobiles, déjà nous courons sur un sentier qui ressemble à celui où il fallait écarter les roseaux secs pour parvenir aux dunes. Nous ne doutons pas un instant que la mer va briller à l'horizon dès que nous aurons franchi la première ligne des masses de sable. Nous sommes en bas, au plus bas. Odeur de l'hôpital que combat la fumée de l'encens. Nos amis invisiblement nous entourent. Restent les masses de sable.

Un traversin au long de mon dos me maintient tournée vers toi, il atténue le contact presque insoutenable avec le matelas. Je vois bien que toute ta vie est arrêtée, suspendue et en même temps que notre

vie est là tandis que dehors le soleil brille sur la pierre des murs et les ardoises des toits. La fenêtre est large ouverte puisque je ne peux l'atteindre et qu'aucun désespoir ne serait assez puissant pour me faire marcher. Je sens vaguement la chaleur de tes mains qui touchent mes pieds, mes jambes, mes genoux. Presque la moitié de mon corps m'échappe. Nous parlons de cela qui nous écrase, va plus vite que nous, nous abandonne sur un territoire inconnu.

Une chose est sûre : à partir de mon réveil réel une machinerie d'espoir s'est mise en route et contre elle la douleur pourtant atroce ne peut rien. Une certitude élastique, rigoureusement invisible, et que tu sens aussi clairement que moi.

*

Certitude élastique, oui, ce sont bien les mots justes. De chambre en chambre, ils ont duré, jusqu'à ce que je revienne par ce clair jour de janvier 87 où le ciel était si bleu sur la route entre Évreux et Paris. Je me souviens, je te regardais sur le quai du Louvre dans le taxi qui nous ramenait. Derrière tes cheveux, la blondeur des ponts. Ce n'était qu'un entracte dans l'hiver.

Pas un seul jour je n'ai cessé de t'imaginer seule, luttant contre les complications accrues par le froid. Mais maintenant c'est fini, même s'il neige à nouveau, et pourtant je ne pourrai t'aider en rien. Il s'agit de deux étages différents, je le sens tout de suite en arrivant entre nos murs, sous le toit, où je retrouve la même lumière.

*Il arrive qu'à la fin
d'un jour d'hiver*

Il arrive qu'à la fin d'un jour d'hiver une panne d'électricité se produise dans tout un secteur de la ville. L'obscurité s'installe dehors et dans la maison. Un certain temps se passe. À cause des commutateurs restés ouverts, les efforts des techniciens se traduisent par des éclairs jaunes très en dessous de l'intensité blanche habituelle, à la faveur desquels l'œil perçoit quelques détails. Après chacun d'entre eux, l'obscurité s'épaissit.

Cette situation, en somme très rare dans une capitale, ressemble à l'état que j'ai connu durant plusieurs années. La douleur, l'impuissance, après une longue période crépusculaire de troubles divers, ont fait brusquement tomber le jour, m'ont rendue presque mutique et les éclairs jaunes – très en dessous de l'intensité habituelle –, c'étaient ces brefs moments d'essai de remontée vers la vie pleine du corps qui veut se reconnaître tel qu'il s'est toujours connu. Essais qui avortaient chaque fois.

j'ai ainsi parcouru un chemin

J'ai ainsi parcouru un chemin entre moi et moi et découvert à mon insu un autre aspect de la patience. Cette patience qui me manquait, j'espère désormais l'emporter avec moi, car elle est profonde, viscérale et dans les circonstances les plus graves, elle pourrait être salvatrice. On résiste par le bas, le silencieux, l'ineffaçable. C'est ainsi que des générations entières ont franchi des distances de difficulté et aujourd'hui si nous ne savons rien de leur temps réel, de l'étirement dans le temps qu'elles ont, en vrai, vécu, nous nous découvrons sensibles aux signes dans la pierre, aux peintures pariétales, aux menhirs. Leur silence a porté jusqu'à nous, il a constitué *l'épaisseur*.

Maintenant, je comprends mieux cette épaisseur. C'est pourquoi je me tais davantage et des contrées s'éloignent, des contrées de moi-même, brillantes, aisées, qui me portaient à juger de bien des choses avec ignorance. De ce cilice sous la peau dont je ne sais combien de temps se passera avant qu'il ne s'use et disparaisse, j'aurai retiré au moins ceci : l'impossibilité d'oublier que la douleur corporelle existe et qu'elle isole d'une certaine manière le cœur. C'est une défaite, mais doit-on vivre la vie comme une lutte ? De plus en plus il me semble que non.

Entrer dans le temps et en sortir sans cesse à propos de la moindre lumière, de l'air soudain plus doux qui accueille alors le souvenir perdurant des paroles échangées. Qui a parlé ? Où ? Ce qui était dit brillait, illuminait nos intelligences conniventes.

Chaque fois l'un ou l'autre visage revient.

Pierre Emmanuel, je ne vous verrai plus marcher à mes côtés dans les collines, vous asseoir sur les lauzes qui couronnent les paysages, vous étendre à plat ventre sur la chaleur de la pierre, oublier tout sauf les poèmes écrits dans la maison d'Eygalières ou dans la tour de Saint-Étienne-du-Grès. Vous êtes de ceux qui exaltent la beauté, son union à la profondeur de l'esprit et sa lumière qui éclaire les choses cachées. Vous écrivez votre souffrance nue, vous l'écrivez avec une grossière violence et personne ne semble s'en apercevoir. Nous parlons de cela qui échappe, qui n'est pas perçu, de l'ampleur de la couche de fumier des préjugés mais nous sommes surtout attentifs aux insectes qui visitent inlassablement le thym ou les cistes. Nos vies si différentes s'étonnent mutuellement, nous nous questionnons mais, contrairement à vous, je ne m'interroge pas. Des années plus tard, je sens encore le vent sur mon visage et votre mort reste improbable. J'entends votre rire et je vous vois manger du pudding aux raisins et aux épices, assis

à la longue table de notre maison qu'éclaire le soleil de midi. Ou bien vous grillez du pain sur la terrasse, chez vous, à l'ombre des micocouliers et Janine, votre femme, vous regarde intensément, elle qui vous sait perdu. Mais elle est la seule à le savoir et il n'y a aucun drame dans l'air. Je ne vous ai jamais vu vivre sans gaieté élémentaire et sans la prescience de l'abîme final et vous portiez les deux allègrement.

J'ignore encore quel nœud de circonstances a fait que nous ne nous sommes pas rencontrés durant la dernière année, si bien que l'annonce de votre mort est tombée sur la douceur de septembre, peu crédible nouvelle ne parvenant pas à ôter le proche, à gommer le familial, et que je vous vois aller et venir comme si vous étiez là. Ceux que nous rencontrons vraiment meurent moins, un silence moins enténébrant les recouvre.

Écrivant cela, je songe que j'ai rencontré ma mère un peu plus d'une année et demie avant sa mort. Cette ouverture subite est la seule qui me permette quelque lumière à son sujet. C'était en hiver et je venais de passer plusieurs jours en Lorraine, en la compagnie de mes parents. J'avais choisi l'Épiphanie parce qu'elle sonne la clôture des fêtes de fin d'année, on passe à autre chose, on commence à sentir l'effet du solstice d'hiver. Vers le 8 janvier, sur le quai de la gare, un timide soleil rappela tout à coup à ma mère un souvenir qui d'emblée fut vivant. Plus vivant que l'attente au bord des rails et l'approche de mon départ. Elle évoqua une maison dans laquelle elle avait vécu en janvier 1930, elle se sentit réellement derrière la vitre d'une de ses fenêtres qui donnaient sur un jardin (la maison était en retrait de la rue), avec entre ses bras son enfant de quinze jours. Elle cessa de s'adresser à moi pour retrouver la qualité du soleil chauffant la vitre, s'ajoutant à la tiédeur de la pièce, elle reconnut son corps de jeune femme d'à peine vingt-deux ans, son bras touchant la peau, touchant la laine, éprouvant la réalité de l'enfant, du fils, du tout-petit. Elle savoura le poids sans poids, son incomparable chaleur et durant quelques minutes elle fut ailleurs. Je ne l'avais jamais vue ainsi et son accessibilité subite à la douceur fut la porte qui s'ouvrit entre elle et moi. C'était un événement et je devais bien avouer que je ne l'attendais plus et c'était pourtant une faute de ne plus l'attendre. En même temps qu'il se produisait, je voyais clairement ma faute d'avoir douté de sa survenue un jour. En janvier 1930, il était inimaginable, hors champ, que l'enfant dût mourir en été. Elle venait donc de retraverser le moment fatal du 14 juillet pour remonter aux semaines qui suivirent la naissance, semaines que je ne l'avais jamais vue *sentir*, dont elle ne parlait jamais. Le train arriva ; je n'étais pas sortie de mon étonnement et je la quittai, très troublée.

Ainsi la vieillesse – contre laquelle elle se défendait – fragilisait ma mère, la faisant apparaître à mes yeux tardivement sous un autre jour... Ou bien étais-je devenue capable d'entendre d'autres sons ? Et surtout d'accepter d'avoir été seulement l'enfant chargée de la ramener à la vie après un tel deuil ?

Sans doute m'avait-elle mise au monde avant d'être prête à me recevoir et lui avait-il fallu *user* toute mon enfance pour se réajuster à la venue d'autres enfants... Bref, ces quelques minutes avaient changé le cours des choses et lors des rencontres que nous eûmes – deux ou trois – avant sa mort inattendue, il en fut tout différemment entre nous. Je possède une photographie d'elle à Beaulieu-sur-Mer, photographie que j'ai prise moi-même, sur la Promenade Rougier qui va de Beaulieu à Saint-Jean-Cap-Ferrat en longeant la mer. C'est le seul lieu *solennel* car on y voit de face la masse rocheuse qui domine la ville entrer à pic dans la mer. Il y a là un paysage d'une vigueur exceptionnelle et d'une beauté (surtout quand la mer, l'après-midi, est bleu sombre) encore sauvage. Sur ce chemin, ma mère m'a vraiment parlé de sa vie et un jour viendra où je délivrerai son âme dans un livre écrit pour elle seule et qu'apparemment elle ne lira jamais. Cependant on peut sentir que les pensées, dans un sens et dans l'autre, ne s'embarrassent pas de la mort, qu'elles sont prises dans un courant qui nous gouverne et que cet échange a lieu avec présence et rigueur, j'en témoigne. La mort brutale de ma mère a constitué pour moi un événement différent à cause de ce retournement qui s'est opéré sur le quai. Sans lui, j'ignore comment je l'aurais vécu parce que je suis à peu près sûre qu'en lui-même il n'aurait pas suffi à effacer les plaies anciennes qui, avec le temps, ne guérissaient pas. Ainsi tout est bien, on dirait que le frère inconnu auquel j'ai tellement parlé, enfant, m'a entendue, lui dont il ne reste plus rien depuis longtemps dans le cimetière en pente de Rosières-aux-Salines.

Qui a parlé ? Où ?

À Cluny, à la fin de mai 1990, plus précisément le soir de mon arrivée, alors que j'étais encore seule avant le lendemain où commençait la préparation de l'exposition, j'étais allée à pied de l'Hôtel Moderne au centre de la ville. C'était un lundi et la ville était presque vide de tout mouvement. Il avait fait chaud mais d'une chaleur fragile, vite chassée par le déclin du soleil. Je me suis assise pour boire au seul café de la place. De là, je voyais toute la façade des Écuries Saint-Hugues qui avaient abrité autrefois les hôtes de l'Abbaye ainsi que leurs chevaux, façade plate, aux ouvertures petites, sans fioritures, majestueuse et comme obstinée. J'étais sans parole intérieure. Je laissais se décanter la fatigue des jours précédents et je regardais les innombrables ouvertures carrées, de la taille d'une

pierre, livrées au caprice des corneilles qui sortaient, entraient sans cesse, comme affolées avant la nuit. Combien de soirs cela avait-il eu lieu depuis l'an mil ? ou là, depuis le haut Moyen Âge, lorsque ce bâtiment avait été rendu nécessaire par le développement de l'Abbaye ? Sans doute les pèlerins n'avaient-ils afflué qu'après un ou deux siècles de prière... Mais certainement Pierre Abélard a vu cet édifice lorsque Pierre le Vénérable l'a abrité ici afin qu'il y terminât sa vie...

Il y avait si peu de mouvement dans Cluny ce soir-là, et un tel silence que les corneilles envahissaient l'air, que leurs cris s'alliaient à sa fraîcheur. L'immense mur déployait son austérité à mesure que le soleil tombait derrière lui, du côté des remparts et des champs. Je ne sais comment je me suis absentée, comment je me suis trouvée happée par une absorption totale dont je peux seulement formuler ainsi la plage où elle me déposa : le temps, le temps sur les humains. Ici, se sont prononcées des paroles qui justifient la nature humaine, qui la font échapper à la mort ; ici, ont été vécues des heures d'une intensité qui s'engouffre dans notre absolu d'aujourd'hui. Neuf cents ans ont passé comme un rêve, neuf cents ans qu'on ne peut mesurer en saisons vives (comme elles le sont en Bourgogne). Non, autre chose est arrivé que l'Abbaye démantelée ne restitue pas et que seul le silence véhicule, accompagné du vol des corneilles. Une force à l'origine de cet enjambement qui oblige à l'écoute de ces voix. Ici, Pierre le Vénérable a écrit à Héloïse après la mort d'Abélard une lettre sublime qui réconcilie l'âme avec le corps ou plutôt qui fait dépendre l'âme du corps. Il s'adresse à la moniale et il écrit : « L'homme qui vous appartient [...]. Celui auquel vous avez été unie par le lien de la chair, ensuite par le lien plus solide et plus fort de l'amour divin [...], celui-là, dis-je, Dieu le réchauffe aujourd'hui dans son sein à votre place ou plutôt comme un autre vous-même. Et au jour de la venue du Seigneur [...], il vous le rendra par sa grâce, il vous le réserve. » Dans une pièce fermée de cette Abbaye aujourd'hui ouverte à tous les vents, il y eut un jour de 1142 où un abbé s'assit à une table pour écrire ces mots qui non seulement survolent toutes les querelles entre Suger et Abélard, entre Bernard et Abélard, mais surtout situent et orientent dans une lumière juste ce qu'il en fut de ces deux-là : Héloïse et Abélard. Cela se fit à Cluny et y demeure.

On sent en ce lieu un courant de pensée, une densité de présence qui témoignent encore de ce couloir brûlant qui unit les Flandres à la Provence et à l'Italie durant le Moyen Âge et, bien qu'une dévastation d'essence morne ravage tout de nos jours, ce qui fut si vivant résiste et, je veux le croire, attend.

Attend que nous nous rapprochions des textes anciens avec des

yeux débarrassés des mythes de la modernité, avec, en nous, un silence restauré par l'ardeur de comprendre. Comment cela se fera-t-il ? Je ne fais que le pressentir mais la chaîne ininterrompue des attentifs qui ont sauvé les traces, les écrits, les œuvres d'art et d'humanité, prévaudra sans aucun doute sur l'oubli organisé à des fins inavouables car, de même que l'esclavage tend à disparaître, de même disparaîtra la fausse nécessité d'endormir et de conditionner des *masses*. La sous-culture s'effondrera parce qu'elle ne peut pas franchir le temps, à son tour elle apparaîtra comme ce qu'elle est : une pollution. L'accélération, le changement d'échelle que nous vivons depuis le milieu de notre siècle ont apporté des éléments jamais vécus. Nous commençons à nous y habituer et l'habitude, en ce cas, correspond à une sorte de ralentissement en nous-mêmes. L'aisance dans la maîtrise des techniques se conjuguant avec ce ralentissement relatif pourrait apporter dans le siècle prochain une renaissance qui aurait plus d'ampleur encore que celle des XV^e et XVI^e siècles. Plus d'ampleur parce que les humains seront incomparablement plus nombreux et parce que l'accumulation des souffrances et des désirs passera tout ce qui aura été connu jusque-là.

Un des signes avant-coureurs, même s'il joue seulement comme le liseré de l'aube, c'est l'existence parmi nous des livres de Pascal Quignard. Avec une patience (ou une impatience) amoureuse sans exemple, il renoue quelque chose de l'âme antique ou ancienne avec ce que nous sommes et ses personnages ranimés – je pense à Latron – deviennent si présents qu'ils agissent comme des freins de douceur dans notre course folle car il semble que nous vivions au-dessus de nos moyens, que nous avançons à une vitesse mal maîtrisée et que l'embarquée ne soit pas loin. Il faudrait organiser un de ces sondages d'opinion que nous affectionnons pour connaître le pourcentage d'humains qui éprouvent un malaise diffus devant la débauche d'énergie et de richesse que suppose la vie quotidienne en Europe. Hormis chez les déshérités qui se multiplient, on ne se souvient même plus des conditions de vie de 1950, il se produit comme un entraînement de l'argent et cet entraînement de l'argent, loin d'agir comme une donnée purement matérielle, change l'intérieur des têtes, modifie la pensée, peut-être même la domine.

Un livre de Pascal Quignard est l'antidote absolu, il administre la fraîcheur inespérée et du coup, la force. Je ne peux m'empêcher de ressentir le corps de son œuvre comme arrivant juste à son heure dans une économie supérieure dont il est encore impossible de prendre la mesure relativement à notre temps. Il me semble en effet que chaque époque – et c'est en cela surtout que consiste le mystère de l'adaptation – secrète ses nourritures psychiques et ensuite les consomme plus ou moins facilement. Ces nourritures sont diverses

mais elles gisent souvent dans les livres. Une des difficultés d'aujourd'hui réside dans le fait qu'on n'a jamais imprimé et répandu autant de livres alors que presque personne ne lit vraiment. La machine s'emballe sous nos yeux, les libraires deviennent fous, les éditeurs se ruinent ou s'enrichissent sur une multitude indistincte et le sinistre mot *produit* pointe à l'horizon. C'est le mot de l'argent, ce n'est ni celui des livres, ni celui des œuvres d'art. C'est un mot d'aval, pas un mot d'amont. Écrire, malgré les salissures, est un acte à jamais irrécupérable parce qu'il est lié à la conscience solitaire de l'écrivain. Conscience solitaire très particulière, bien plus mentale encore que physique, qui ne se voit pas forcément mais se sent toujours à des signes légers. Je n'en dis là que l'expérience que j'ai eue et que j'ai de celle de quelques autres, ne pouvant parler de moi-même selon le point de vue d'autrui. Je sais qu'elle est intérieurement en ce qui me concerne toujours porteuse d'images et de non-images, de mots et de silence, de pleins et de vides, qu'elle est, avec l'amour, ce qui constitue la part de ma vie rebelle au temps. Je vieillis à côté de cet état sauvage et c'est pourtant lui qui m'envoie des lueurs de compréhension sur les différents âges de la vie chez les autres et en moi. Comment ces choses s'accordent-elles ? Je ne sais, mais elles s'accordent, elles tressent la patience de flammes sur les jours.

Je regarde marcher les inconnus

Je regarde marcher les inconnus. J'essaie d'intérioriser le mouvement automatique de leurs jambes qui diffère singulièrement de l'un à l'autre bien que dans toute avancée régulière existe une dynamique imperturbable et surtout comparable. C'est de cette dynamique que je m'imprègne. J'ai passé des heures à cet exercice mental. Chaque lieu public m'en fournit l'occasion et surtout les musées dans lesquels je dois impérativement m'asseoir souvent si je veux éviter que la fatigue me fasse défaillir. Je quitte alors les tableaux des yeux et j'observe les genoux, les pieds. J'exerce mon attention sur les chevilles, les talons et j'envie la souplesse des pas de la plupart des visiteurs. Ils possèdent un trésor qu'ils oublient d'apprécier comme je l'ai oublié moi-même, absorbée que j'étais par l'état de pensée bienfaisant, aérien, dans lequel vous plonge la marche. Si j'ai perdu en partie le schéma corporel, en revanche, le souvenir de la sensation que procure la marche libre vit en moi. Heureusement, me dis-je souvent, j'ai marché beaucoup et dans d'extraordinaires endroits. Au moment même où j'écris ces mots, je vois le petit temple romain en haut du Donon dans les Vosges, comme il émerge dans le soleil après l'ombre vert-noir des sapins.

Marcher, acte très réel, devenu pour moi tout à fait symbolique, indicateur de vie, soutenant mon effort pour réintégrer une existence qui corresponde au goût profond que j'ai d'elle. Un accord dans les détails, sa subtilité.

Marcher pour mieux retrouver mes amis passés, présents et futurs, la sensation palpable de leur présence. Marcher pour me reconnaître à tes côtés dans le lit, pour bouger vers toi dans l'apesanteur de la fusion, toutes les choses avec moi bien qu'invisibles au moment même où dans la nuit du jour ou dans celle de la nuit, on se retrouve sans rien d'autre que le besoin pur que l'on est.

Je sais comment les autres ont existé ou existent pour moi. Je connais la *sacrée conversation* avec eux, dans le silence ou la parole. C'est même un des points de ma vie où mon esprit est le plus clair. L'inverse n'est pas vrai. Comme dans le mythe de la caverne, je vis forcément le dos tourné au jour, le visage vers la paroi qui me renvoie l'écho en eux de ma voix. Je le constate aujourd'hui. Cela ne m'a jamais préoccupée et il en sera sans doute toujours ainsi mais cette pensée qui me traverse m'appelle à la considérer un instant.

Ce qui fait la richesse des liens électifs, c'est leur irrationnel, ce qu'ils recèlent en eux d'élan. Toujours, ils resteront mystérieux,

inexplicables. Pourtant ils obéissent en moi à une curieuse nécessité. Une nécessité qui s'est révélée avec une constance si totale qu'elle peut à mes yeux être tenue pour vraie. Chaque fois et malgré la diversité, tout s'est joué instantanément sur une adhésion à la beauté, forme intrinsèque du monde, sur une croyance à la parole, au sens, à la capacité de l'art à nous faire vivre. C'est à partir de ce *deviné* éclatant entre nous que tout a été possible ensuite à travers le temps. Est-ce pour cette raison que j'ai moi-même été choisie ? Car cette réalité a été expérimentée bien avant que je m'affirme en tant qu'écrivain, mais alors ce qui est à présent difficile à nommer et qui se tenait sans doute entre l'attention, l'enthousiasme et l'état d'éveil structurait déjà mes journées et faisait qu'aucune découverte n'était vécue passivement. Cela, à la lisière d'un futur inconnu, tenait lieu de création. Tout me porte donc à croire que nous nous sommes aimés et reconnus sur le haut plateau d'une évidence commune.

Ma vie amoureuse en est la preuve absolue et je n'y pense jamais sans reconnaissance. Maintenant, après ce déjà long voyage dans le temps, il m'arrive de me sentir proche du degré de transparence où ma propre voix me devient audible lorsqu'elle ricoche sur l'esprit de celle que j'aime.

Naturellement l'amour incline à la pensée, aux pensées sur l'amour ; comme les paysages, les vastes ciels, la mer, imposent la méditation ; comme les fleurs, leur beauté proposent muettement la nécessité de l'éphémère. Une vie n'y suffit jamais et, de génération en génération, les poètes, les philosophes, les écrivains affinent, développent, élargissent en toutes directions l'idée de l'amour dont l'imaginaire singulier se nourrit. Au point que chaque millénaire est pour celui qui le précède une *terra incognita*. Que faisons-nous donc là avec notre courte vie ? Parfois longue, elle est toujours courte, même si avec justesse on ne l'ampute ni de l'enfance ni de l'adolescence qui ont à voir avec l'amour puisqu'en lui on n'apporte que soi.

Le mot amour est, comme chacun sait, trop général dans notre langue. J'écris ici à propos de l'amour sexuel, celui qui est un arrachement de l'être entier, esprit et corps. J'écris sur cette expérience irréfutable qui ne s'incline devant rien, qui sait où elle va. Je ne pouvais deviner que cet état s'emparerait de ma vie très tôt et que je ne m'en déprendrais jamais. Vite j'ai su qu'à partir de cette métamorphose on peut tout comprendre non par un accroissement du savoir mais par une force agrandie de ressentir les moindres vibrations qui relient les autres à leur propre vie.

Il y a d'infinies façons de vivre cet amour sexuel et il ne s'agit jamais d'un choix qu'une décision intime précéderait. Non, on est empoigné, emporté et pour toujours on se trouve dans le camp de

ceux qui parlent pour l'amour ressenti comme la première des valeurs. L'existence apporte les circonstances qui prouvent qu'on est là, de ce côté, et pas de l'autre. Il n'y a donc pas de confusion possible. Le déroulement du temps, son imperceptible et subtile emprise, n'altèrent pas cette ardeur qui structure les jours. C'est à cette lumière que s'évaluent les événements, qu'ils se hiérarchisent presque d'eux-mêmes et que la saveur (ce qu'on appelle le goût de la vie, « Il a perdu ou il a retrouvé le goût de la vie ») règne en maîtresse sur les choses les plus simples comme sur les moments les plus intenses. Si la perte survient, la mémoire torture parce qu'elle ne peut se résigner à la disparition de cette saveur qui n'est comparable qu'au sel sans lequel toute nourriture est sans corps.

Parce que c'est un chemin étrange où nul ne décide de l'unique ni du multiple si ce n'est par une inclination de désir, inclination à laquelle ne répondra pas forcément la vie. Tel qui était comblé peut se retrouver séparé sans le recours de légèreté, le don d'effacement que possèdent d'instinct ceux qui se sentent effrayés par la durée, et il s'enfonce alors dans un vertige de solitude. Rancé, détourné d'une voie mondaine par l'amour, transporté, puis soudain arraché à la félicité par la mort de son amante, par l'accident qui coupe la route sous les pas, s'engage dans un marais spirituel où ses disciples ne réussissent pas vraiment à le suivre. Sa vie *après* est un mystère d'endurance. C'est une histoire comme je les aime et les révère mais une fois encore il me semble que la volonté n'y tient aucune place. Le moteur, si moteur il y a, se situe ailleurs, dans une part gnostique de l'être lorsque cette part a pu se développer.

Sur ce développement, on ne peut rien dire ni écrire. Spinoza, dans le *Court Traité*, lorsqu'il évoque la connaissance du quatrième genre écrit « qu'elle n'est pas une connaissance qu'on tire d'autre chose, qu'elle est immédiate ». Il emploie immédiat au sens étymologique, c'est-à-dire sans moyen intermédiaire. À l'époque où nous vivons dans une civilisation gouvernée par les « médias », le mot immédiat est comme neuf, il porte encore toute sa charge émotionnelle. Il arrive que l'on voie quelqu'un de cette façon. C'est un événement silencieux qui fait basculer toute la vie. La vie, ensuite, ne sera plus que le développement intuitif de cet état soudain de connaissance, son inscription dans le temps. Il est difficile de cerner une telle réalité qui est plutôt de nature à nous englober, à nous porter en elle. À partir d'elle, les mots retrouvent leur sens originel. Les mots amour, fidélité, jouissance, appartenance et quelques autres, les mots d'une intimité extrême dans l'ordre du corps et dans l'ordre de l'âme. Toutes les formes de la pudeur s'évanouissent. Ce sont bien deux personnes égales qui se tiennent face à face.

J'écris sur ce que je connais. Sur ce que je connais depuis l'automne de 1952. Cet état qu'il m'est si poignant à moi-même de *décrire*, que les variations autobiographiques ont plus ou moins approché, a été contrarié de l'extérieur de bien des manières. Je ne suis pas tout à fait sûre que si je l'avais vécu dans une version hétérosexuelle, il eût été moins dérangeant. Je le crois subversif en lui-même parce qu'il contredit sans interruption des clichés, facilités et idées toutes faites qui constituent le tissu référentiel ordinaire de la société. Je dois avouer que depuis mon enfance et mon adolescence je me sens en rébellion contre le discours dominant. Il ne se passe pas de journée sans qu'une nouvelle, une remarque, un fait divers, un jugement me fassent sursauter et du coup me sentir étrangère à cette résignation générale, cette vulgarité triste qui entourent très souvent les relations soi-disant amoureuses entre les humains. Soi-disant sexuelles aussi.

Il ne faut pas croire que le discours sur la sexualité soit sans fin. Aujourd'hui, il est fini, il est épuisé. Il ressemble à la fibrillation du cœur avant l'infarctus mortel car il n'est plus ce battement régulier qui venait nourrir les grands textes amoureux et donc sexuels. On a franchi depuis longtemps la limite du grotesque dans les commentaires dégoulinants, les sondages, les vulgarisations en tous genres, les débats télévisés où des sexologues rassis viennent s'asseoir. La pornographie massive, industrialisée à l'usage de la planète, a pollué le fragile imaginaire, épaissi le brouillard entre les hommes et les femmes.

Cette année, lisant Pascal Quignard et découvrant le chapitre x de son opuscule *La Raison*, j'ai pensé que le courant s'inversait, que quelque chose, là, venait d'être écrit à partir de la sexualité, dans la fraîcheur du degré zéro, et que celui qui nous tendait la main par-dessus les siècles s'appelait Marcus Porcius Latron.

*Chaque matin je passe
du sommeil au réveil*

Chaque matin je passe du sommeil au réveil en quelques secondes, le dernier rêve surpris encore intact, frais. Selon les époques de ma vie, hormis l'enfance, ma première pensée était la prière, plus tard ce fut l'amour, puis l'enfant, les enfants, enfin l'amour à nouveau. Cela avait lieu dans le silence, oui, très longtemps. Je sais toutes ces choses précisément et comment elles furent liées aux lieux et quel goût elles avaient. La prière était d'adoration contemplative et l'amour était de passion. Quant à la pensée pour les enfants, chaque fois je l'ai sentie d'émerveillement actif. Comme dans certaines peintures à la géométrie décalée, aux lignes douces, ces états tenaient ensemble illogiquement. Je m'y retrouvais malgré la distorsion de ma vie. Je m'y retrouve toujours et un quatrième élément s'y ajoute : l'état du monde. Certes ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y fais attention mais désormais le silence du matin, je l'échange contre les nouvelles de France-Culture ou de Radio-France International et je me sens concernée, en alerte. Je lis plus régulièrement *le Monde* et la géopolitique me passionne. J'ai toujours un atlas à portée de main que je prends dès qu'un problème aigu se pose quelque part, c'est-à-dire chaque jour. On comprend beaucoup en regardant les cartes et cette compréhension compense la sensation qu'on a d'être trompé souvent, abusé, tenu à l'écart du véritable déroulement des événements. Comment se désintéresser du politique ? Franchement, cela me semble inconcevable et pourtant je m'interroge sur l'influence que je peux avoir. Je suis un écrivain, une intellectuelle, mais dès lors que je ne suis pas officiellement répertoriée dans la caste de ceux que l'on interroge toujours à propos de tout, j'imagine qu'il paraîtrait incongru que publiquement je fasse part de ma pensée. Or, à intervalles réguliers, on se plaint du silence des intellectuels. Je me trompe donc quand je choisis de ne pas réagir ouvertement, persuadée que l'on écartera ou négligera mon intervention. Pourquoi ai-je cette certitude ? D'où me vient-elle ? Elle me vient de l'impression tenace d'avoir été rarement lue par les critiques là où j'écris. Les exceptions tout à fait remarquables de ceux qui m'ont soutenue et envers qui j'éprouve une grande reconnaissance auraient dû effacer en moi ce sentiment négatif. Surtout si j'y ajoute le témoignage des très nombreux lecteurs qui se sont manifestés à moi depuis des années. Cependant j'ai eu la faiblesse de me laisser impressionner par le silence dominant des critiques. J'ai cru longtemps que je l'ignorais mais je me leurrais. Sans m'écarter d'un pouce du chemin que je sens être le mien, j'ai cependant souffert de cette indifférence, je l'ai trouvée injuste et non fondée et dans la longue traversée de difficulté corporelle que je viens de connaître,

cette pensée m'a attristée certains jours. Puis je l'oubliais. Si je m'en ouvre aujourd'hui sans aucune préméditation, c'est bien à cause de tout ce que l'on a pu lire récemment à propos du silence des intellectuels. Je me suis brusquement rendu compte que cette espèce de *mise à l'écart* incompréhensible de la part de certains avait réussi à introduire en moi un doute sur le point de mon appartenance de droit et de fait à la famille des intellectuels. Moi qui ai toujours vécu en intellectuelle sans interruption aucune, voilà que je n'osais pas prendre part alors que je me sais si profondément partie prenante dans les grandes questions – et je l'espère résolutions – d'aujourd'hui.

Je déteste à présent ce doute et cette crainte et je vois distinctement les années diminuer devant moi. Dans la meilleure des hypothèses, il me reste environ deux décennies aisées pour bien vivre mon travail (et encore en ai-je rabattu sur l'aisance puisque je suis obligée de faire avec les forces qui me restent et cette douleur constante devenue ma compagne pour un temps indéterminable, peut-être pour toujours). L'enfant volontaire et confiante que j'ai été marche devant moi. J'ai eu tort chaque fois que je l'ai oubliée.

La récente guerre du Golfe a marqué une rupture. Sinistres jours. Elle a divisé irréductiblement ceux qui l'ont approuvée, voire désirée, et ceux qui, plus qu'aucune autre, l'ont jugée inique.

Je suis de ceux qui l'ont jugée inique. Bien que marchant difficilement, je l'ai manifesté à trois reprises dans la rue, acceptant de me trouver à côté d'autres qui n'avaient pas toujours la même motivation. Mais enfin, la honte d'envisager cette guerre dominait et nous pensions être entendus puisque ceux qui applaudissaient l'étaient. Un an plus tard, le goût de ces jours est aussi amer.

Sur nos murs, une image s'est ajoutée aux autres : Robert Longo, citoyen américain vivant depuis peu en France, a peint en janvier et février 1991 une série de gouaches blanches sur des pages du *Herald Tribune* relatant les faits de guerre, gouaches nimbant une croix noire, brune, jaune, bleue ou rouge. Ici, la croix est noire sur blanc sur journal d'infamie. Elle se tient immobile, sévère, paisible, s'opposant au quotidien qui nous a fait honte. Sous couvert de vertu (délivrer le Koweït), les hommes se sont à nouveau – mais cette fois c'était extrêmement pervers – engouffrés dans l'exaltation malsaine de préparer une guerre de haute technologie contre une population pauvre et déjà malmenée par un dictateur. Naturellement ils l'ont faite et en ces jours-là on a entendu en France des accents dignes des plus sombres jours du pétainisme. Ce furent des moments obscènes ceux où, sur les écrans de télévision, se déchaînaient des animateurs et des généraux en retraite, où les mensonges pleuvaient, où l'on semait à tout vent les graines de la haine qui actuellement croît et fait déjà

retour. On a bombardé sans relâche des villes en Irak en cachant le nombre des morts civils, on a vitrifié au sol dans leurs véhicules des soldats irakiens qui fuyaient le Koweït donc s'en retiraient comme on leur en avait intimé l'ordre – et littéralement enterré en les déchiquetant des combattants à moitié morts de faim et de soif, maintenus dans des tranchées par la politique de terreur de leur chef. On s'est seulement vanté d'avancer vite dans un pays qui ne résistait pas. On a dit que cette guerre n'avait fait que quelques morts occidentaux comme si des milliers de morts orientaux n'étaient pas des personnes humaines. On a annoncé partout l'avènement du nouvel ordre mondial. Tout dans cette guerre a été ostentatoire : les fausses informations, les visites des chefs d'État aux familles des morts occidentaux, le bon accueil aux prisonniers irakiens, les fêtes pour le retour des *vainqueurs*. Sans pouvoir aucunement manifester notre réprobation, nous avons dû subir toutes les outrances verbales.

Plusieurs mois après, nous demeurons meurtris, honteux, conscients du désastre là-bas, désastre dont les puits de pétrole en feu sont le tragique rappel dans le ciel privé de lumière. Quand ils seront éteints, au prix de conditions inhumaines, ils marqueront la mémoire d'une manière indélébile, semblables en cela au Déluge ou aux sept plaies d'Égypte. Tous ces signes effraient.

Quelle horreur, la mort ! La fin n'aurait-elle pu être différente ? Et de nos jours, hormis les cadavres abandonnés des guerres, la terre ne boit plus, ne consomme plus les morts. Seul le feu les consume vite et rend aux vivants leur trace presque immatérielle. Depuis des millénaires, nous ne nous y sommes pas habitués. Elle réveille la terreur, sans usure, jamais.

Et alors que nous acceptons facilement l'idée de nous considérer comme les seuls êtres vivants de l'univers, nous oublions sans cesse que chaque jour qui passe est sans retour. C'est à cette lumière-là et à elle seule que les guerres sont non seulement atroces mais absurdes puisque la parole nous a été donnée ; que le travail humain doit être repensé dans sa finalité et sa durée ; que l'abîme entre les femmes et les hommes, au lieu de s'approfondir, exige le comblement. Nous sommes devant ces tâches (et bien d'autres) dont l'urgence crie aussi démunis que les premiers êtres dans les cavernes. Nous vivons au cœur d'un danger inconcevable.

Et nous, habitants des pays riches, ne trouvons comme seule parade que de vivre au-dessus de nos moyens, dans une proportion qui va grandissant à un rythme qui ne nous affole même plus. Il y a maintenant sept ans que j'ai quitté Saumanes-de-Vaucluse et déjà ma résistance s'émousse, déjà je me sens entraînée dans les fausses nécessités d'une copropriété qui se laisse gouverner par les entreprises

habilement suscitées par un syndic. La dépense est le moteur des actions sous le prétexte fallacieux de besoins sans fin. On est loin du mur, des tuiles, de la porte, de l'arbre à planter qui venait remplacer l'arbre mort. Chaque matin, à travers le Vélux, je regarde le ciel à pic sur mes yeux. Le haut, seul côté où rien ne nous limite ; où, si nous y pensons réellement, nous nous sentons exposés à la gravitation, emportés sur notre vaisseau.

Oui, malgré nos airs de certitude, nous titubons. Aujourd'hui, si j'écoute moins de musique, en revanche, je regarde plus la peinture. Il me semble qu'elle conjugue dans la forteresse iconique de ses deux dimensions le souvenir perdurant et réalisé par l'art d'une harmonie très ancienne et l'accessibilité à tous les désarrois intimes ou collectifs. Elle est si profondément engagée dans l'humain qu'elle colle à l'histoire et que ses métamorphoses se succèdent de plus en plus vite à mesure que s'accélèrent les mutations dans le mode d'existence sur la terre.

Devant nous, l'inconnu, que personne ne peut prétendre maîtriser. C'est là notre place.

*La concentration
ressemble aux sources*

La concentration ressemble aux sources qui naissent de filets d'eau convergeant vers un seul point. Toute l'existence occidentale (sauf exceptions) s'est développée de façon telle qu'elle rend de plus en plus difficile à atteindre un état de concentration. Il aurait pu sans doute en être autrement puisque le développement ne courait pas sur des rails, ne suivait pas un chemin tout tracé et nous voyons que le corps social dérape tous les jours, décide à l'aveuglette ou presque, se rétracte, s'enfonce ou fonce et se conduit plutôt plus mal qu'un corps individuel pourtant pas très assuré. Le chemin obligé aurait été pire. L'enchaînement historique s'établit sur des vies parallèles entre elles, fragments de temps, fragiles et courtes perspectives, lucidités intermittentes. Il subit d'incalculables influences plutôt qu'il ne se construit. Nous mémorisons ces avatars, tâchons d'en tirer des enseignements qui demeurent improbables, tout s'engloutit avec chaque mort. Cependant les filets d'eau gardent leur importance et rien ne compte plus que de les repérer ; je n'écris pas cela dans le sens d'une métaphore morale mais intellectuelle ; il me semble que c'est là seulement le moyen d'entrer dans une voie personnelle qui permette de saisir quelques lueurs sur notre passage dans le temps.

Toute notre machine marche à la mémoire auprès de laquelle les circuits imprimés ou la végétation des maquis sont de lâches réseaux. Nous ne pouvons comprendre le *touffu* de la mémoire. Elle se fabrique à chaque instant. Elle déborde dans les rêves dont elle constitue la trame, souvent insaisissable, parce qu'elle est plus rapide, plus avide que notre entendement. J'y inclus la mémoire du corps, celle qui nous défend et qui détient la clef dont la médecine ne sait pas encore se servir (et peut-être ne le saura-t-elle jamais).

Nous sommes, de nos jours, exposés à un danger particulier. Autrefois, la médecine effleurait les corps, touchait à peine aux équilibres qui apparaissaient alors comme des mystères, tant les moyens d'investigation étaient réduits. En quelques décennies, l'avancée théorique et technique a été si prodigieuse qu'elle a précipité la médecine dans les laboratoires modernisés et informatisés de l'apprenti sorcier. Si impressionnante et savante que soit la médecine, si hardie aussi, elle ne peut guérir des maux qu'elle a involontairement engendrés, et d'autres qui sont peut-être la conséquence d'une surprotection qui a annihilé les défenses naturelles. Les remèdes antibiotiques qui auraient dû être réservés aux atteintes graves, mortelles, ont été dispensés avec une largesse coupable. Notre corps de plus en plus souvent loin de la nature, ou situé dans une zone de pollution dangereuse, nourri d'aliments dévitalisés dont la

proportion augmente sans cesse, sevré du froid, barricadé derrière une digue de médicaments, s'achemine plus vite qu'on ne le croit vers un état de dépendance passive qui fait de lui une proie. J'ai le sentiment à présent devant les ravages du sida dans le monde qu'il s'agit en vrai de l'affaiblissement des humains, que d'autres maladies pourraient surgir, inconnues, que la médecine sera impuissante à soigner en raison même de son ignorance de la mémoire des corps qui régit leurs défenses immunitaires (toujours en particulier, jamais en général). Les divers programmes de recherche conduiront-ils à cette connaissance que le mot *subtile* est trop faible pour désigner ? Peut-on imaginer dans les années qui viennent une thérapeutique accordée aux particularités génétiques de chacun ? Car maintenant l'avancée technologique incitant à prendre de plus en plus de risques, il faudra cette médecine-là pour guérir les corps. La réponse appartient à la science de l'infinitésimal, à la biologie moléculaire, mais alors les découvertes seront-elles véritablement diffusées des grandes artères jusqu'au moindre des capillaires qui représente chaque humain avec sa courte unique vie, son angoissante vie durant laquelle il doit pouvoir s'accorder au monde, se laisser faire en douceur et en force, prendre sa part ? Il y a là une course de vitesse avec les diverses dégénérescences dont l'issue est loin d'être certaine et il importe au plus haut point d'anéantir d'urgence les deux fléaux qui dépendent directement de la volonté des hommes : les tortures et les guerres. Le vaste mouvement de désarmement amorcé est une donnée qui me trouble positivement parce qu'elle surgit au moment même où elle est philosophiquement le seul recours. Le moment est venu où peut-être la voix des morts s'entend, la voix de ceux qui sont morts pour rien.

Je sais tout ensemble qu'un grand désir suffit et ne suffit pas pour faire advenir les choses. La splendeur de la lumière sur le monde réveille en nous une adhésion sans mots à l'existence en elle-même, au mouvement qui nous emporte ; elle réduit nos étroitesse, les émiette, les disperse. Qui n'a pas senti cette soudaine disponibilité, cette étrange inclination qui fait de nous pour un temps bref des êtres de pur questionnement et de pure plénitude ? Particulièrement cette frange de luminosité intense à certaines aurores et à certains crépuscules qu'est la lumière zodiacale nous arrache à notre condition d'êtres finis. Elle manque à ceux qui ne peuvent sortir et ce manque engendre un accablement insidieux ; il n'est bon pour personne d'en être privé longtemps. Au moment même où j'écris cela, je m'interroge. Qu'est-ce qui me pousse à évoquer ces instants ? Ce ne sont, après tout, que des constatations privées, des évidences intimes et rien ne m'autorise à les généraliser. Pas plus que les autres, je n'ai droit au pluriel. Ma nourriture vient d'où elle veut, comme ma jouissance elle

est inscrite dans mon histoire héritée et inventée, et pourtant je persiste à croire qu'un accès aux signes du monde nous est nécessaire à tous. Aussi longtemps qu'il y aura des vies esclaves, privées de tout, des vies dont personne ne se soucie, des vies calamiteuses d'un bout à l'autre, la pensée et l'art seront en échec. Ils sont donc jusqu'à aujourd'hui en échec quelque brillantes qu'aient été les civilisations successives. Seul le futur est ouvert où peut s'engouffrer la mémoire active du passé. Souvent a été prononcé : « Plus jamais ça ! » Mais un vœu négatif n'aboutit jamais, il émane d'une mémoire passive, d'un rejet... La mémoire active veut autre chose, quelque chose que personne n'a tenté encore.

Si la première démarche était la fin de l'emploi des généralisations ? Ces jours-ci, dans Paris, les autobus portent sur leurs flancs la publicité d'un film. Son titre est beau, *La Voix*. Samy Frey et Nathalie Baye sont photographiés de face, côte à côte, ils ne se regardent pas. L'affiche frappe par son aspect nu, un peu janséniste. On peut lire une phrase quand l'autobus est à l'arrêt : Les femmes tuent le passé en le taisant, les hommes en en parlant.

Ça n'a l'air de rien, cette courte phrase, ce n'est pas agressif, ça peut se lire machinalement. Pour moi, ça crie. C'est insupportable. À cause de milliers de petites phrases comme celle-là, le monde est devenu inhabitable. Car enfin, on énonce cette sentence comme une vérité première alors que c'est une imbécillité. Guettons les pluriels, voyons comment ils fonctionnent, obscurcissant, brouillant, détruisant. Revenons toujours au singulier, aux singuliers qui délivrent une approche neuve où l'humain, le vraiment humain apparaît. J'ai vérifié et découvert que l'attention sur ce point précis recèle un immense pouvoir ; que de fois, m'étant surprise en flagrant délit de pluriel, je suis revenue sur l'objet de ma réflexion et j'ai trouvé ce que je n'attendais pas.

La souffrance qui peut nous envahir devant l'état du monde vient de l'amour que nous avons pour lui, vient de l'intuition du fourmillement des détails défaillants. C'est un sentiment qui se développe avec le cours de la vie. Progressivement un souci nous escorte qui ne nous lâchera plus.

Quelque chose en nous cherche le sel et le sel ne s'est jamais obtenu autrement que par concentration. C'est une réalité chimique, et c'est aussi une image mentale. Le goût du sel et le sens se ressemblent. La vie sans sel, comme la nourriture, n'est pas mangeable et il n'y a aucune raison d'accepter de la manger.

Il m'a été donné, enfant

Il m'a été donné, enfant, de fouler très quotidiennement un lieu riche en histoire. Mon père et ma mère habitaient une ville, Nancy, mais ne s'y étaient pas encore intégrés. Ils louaient la maison qu'ils achetèrent ensuite, une maison à la frange de la ville, dans un quartier très aéré, à côté d'un monastère du Carmel. Ils voulaient un jardin pour moi et pour mes futurs frère et sœur. Dans cette ville, ils ne connaissaient personne, sinon leurs voisins, et ma mère était de ces femmes qui ne quittent pas vraiment leurs parents en se mariant. Nous allions donc en voiture chaque dimanche chez mes grands-parents maternels pour la journée entière. Quand venaient les récoltes de fruits ou les vendanges, nous y demeurions davantage. J'ai touché à ces choses très sensibles dans *Joue-nous España*, je m'en suis approchée à travers le nimbe prismatique de la mémoire. Aujourd'hui je me rends compte que, passant le plus clair de mon temps libre d'école dans le bourg de Rosières-aux-Salines, j'étais profondément imprégnée de l'esprit d'un lieu dont les dimensions ne me débordaient pas et que les repères bien nets m'offraient constamment le sentiment de dominer l'espace autour de moi, et cela dès l'âge de cinq ou six ans. Cette expérience a dû être déterminante dans le rapport que j'ai entretenu par la suite avec les différents lieux où j'ai vécu. Il me semble que je les ai toujours abordés avec un esprit clair, curieux seulement des détails qui donnaient leur sens au tout. Je n'ai pas subi les lieux, j'ai cherché les passages par lesquels je pouvais trouver ma place, une place juste dans mon propre éphémère.

Dans le nom de Rosières-aux-Salines, il y a les roseaux et il y a le sel.

Pour ce qu'il en est des roseaux c'est le cours primitif de la Meurthe, assez lent à cet endroit, qui les a fait naître. L'eau hésitait entre ses rives et engendrait des marécages contre lesquels les habitants fondateurs luttèrent, enterrant des paillasses de roseaux, fixant et surélevant la terre. C'était avant l'an mil.

Quant au sel, bien précieux entre tous, il fut révélé dès les origines par des sources d'eau fortement salée dont on tira un sel très blanc par évaporation sur des poêles chauffés avec le bois des forêts d'alentour. Cette histoire de sel est poignante. Elle dure jusqu'au 22 mars 760, très précisément, date d'un décret du Conseil des finances de Lorraine.

Entre le X^e siècle et cet arrêt commandé on défricha la forêt primitive, on épuisa ce qui n'était pas défriché et que l'on voulait conserver, on chercha tous les moyens pour produire autant de sel en

économisant le bois. Presque toute la vie du bourg est suspendue aux espoirs, aux réussites, aux échecs : les évêques de Metz, les ducs de Lorraine, et bien avant eux les Templiers puis les Hospitaliers de la Commanderie de Cuite-Fève, les confréries religieuses, les couvents, les prieurés, et même la reine Christine de Danemark, mère de Charles III, et bien sûr les habitants tassés dans les maisons basses, tout en guerroyant, en se défendant sans cesse au cours des siècles entre les deux portes de la cité.

L'immense gisement de sel gemme qui soutient les marnes des coteaux sera découvert par sondage en 1821, plus d'un demi-millénaire après les sources salées soigneusement recueillies, et le territoire de Rosières est si grand que l'on recréera une saline en 1875 très loin du centre du bourg, à proximité de la gare, en rase campagne. Le parc du Haras devant les grilles duquel je me balançais, enfant, sur les chaînes entre les bornes, ce parc aux grands arbres, aux bâtiments harmonieux que je n'ai jamais vus de près, c'est le lieu des Salines anciennes qui dans la douceur de leur nom m'émeuvent encore. Si bien que cette adresse souvent écrite sur des cartes postales envoyées à mes grands-parents, 10, rue du Haras, était autrefois 10, rue des Salines, si cette appellation a jamais eu cours.

On me disait en ce temps-là qu'il existait à Varangéville, à six kilomètres de Rosières, une grotte souterraine aux parois de sel dont la beauté était telle qu'on en avait fait une salle des fêtes pour le pays. J'imaginai en un rêve éveillé son étincelante blancheur. J'avais eu très souvent entre les doigts des cristaux de sel gemme et ces pyramides à degrés m'émerveillaient. Je n'avais encore jamais vu la mer, le monde des marais salants aux couleurs changeantes selon l'heure et l'avancée de l'évaporation m'était inconnu. Le sel venait de la terre, il gisait, il obéissait aux lois de l'extraction si fortes en Lorraine. Non seulement il donnait une saveur irremplaçable à la nourriture, mais encore il possédait une énergie en lui-même : déposé dans des récipients de faïence durant la guerre, car on s'en procurait difficilement, il rongea l'émail. Aussi les allusions au sel dans les Évangiles m'avaient-elles tout de suite parlé : « Si le sel vient à s'affadir, avec quoi le salera-t-on ? » Matthieu V.13. Plus tard, Claudel répondra ironiquement à cette question : « Avec du sucre ! »

À Varangéville, la grotte souterraine aux parois de sel n'est plus une salle des fêtes, aucune lumière ne l'éclaire plus. On y déverse des déchets industriels, chimiques, peut-être radioactifs, nul ne le sait exactement hormis les auteurs du forfait toléré. Comme partout ailleurs, les protestations demeurent vaines. Le sel se défendra, son pouvoir corrosif est immense, aucun contenant ne lui résistera. Qu'arrivera-t-il ? Je ne peux y penser sans révolte et sans dégoût.

Qu'en est-il aujourd'hui du sel ? Ce sel que les médecins proscrivent de plus en plus souvent de notre nourriture comme s'il menaçait de dévaster nos organismes fragilisés ? Ce qui est plutôt inquiétant, c'est qu'il soit recommandé d'éviter le pain et le sel alors que le pain, souvent, a retrouvé ses qualités anciennes et que le sel est imperturbablement lui-même. Nous désajusterions-nous ?

Car nous ne pouvons pas vivre sans les éléments premiers qui dans notre langue (et probablement dans beaucoup d'autres) sont désignés par des mots d'une seule syllabe. Ces mots qui possèdent la force du souffle, ils s'appliquent tout naturellement à l'indispensable, au nécessaire et suffisant. Dans les temps troublés que nous vivons, ils constituent des repères ; ils fonctionnent au propre, au figuré ; ils appartiennent au temps sans âge qui unit les vivants aux âmes des morts.

À Rosières-aux-Salines, entre les deux portes dont l'une avait brûlé, se serrait le bourg ancien, puis au-delà du beffroi s'élargissait la rue centrale jusqu'à la place plantée de tilleuls où s'élevait l'église. Je ne savais rien, je sentais. Tout était prêt en moi pour comprendre ce qui est arrivé dans l'habitat des humains, en quelque lieu que je me trouve. La Meurthe coulait, débordait souvent à la fin de l'hiver, les coteaux s'envolaient pour moi à cause des arbres fruitiers et des vignes. Je les sais en friche à présent, abandonnés, à l'écart comme le furent les léproseries du Moyen Âge qui justement s'abritaient là. Oui j'ai aimé l'herbe, les fruits là où marchèrent les lépreux, là où se cicatrisa la terre et j'en suis fière. Tout se touche et se confond dans le temps sans perspective. On m'a dit que par héritage une de ces terres m'appartiendrait : Arcompey. Qu'en ferai-je dans ce lieu qui ne parlera bientôt plus qu'à moi ? Comme la lumière brillait sur leurs visages pendant les rires accompagnant les récoltes et quand, à la table du soir, ils entouraient leur père et leur mère encore régnants et moi, enfant, m'échappant du repas, debout devant la fenêtre ouverte, je scrutais dans le crépuscule commençant le vide d'en face, masqué par un mur, l'absence de maisons alignées selon des nombres impairs, mais en revanche, le ciel libre. Là s'étaient élevées les fumées des feux des salines et rien n'était venu combler l'espace dévolu au sel, mais tout cela, je l'ignorais.

Curieusement – ou très normalement – ce sont les images mentales récurrentes qui ont suscité le questionnement précis sur le passé des lieux, sur les traces ou les béances visibles aujourd'hui encore. Il m'a semblé progressivement que cette histoire de sel me concernait, qu'une source d'intensité gisait qu'à mon insu et à ma façon j'avais captée et que cette source-là ne dépendrait jamais d'aucun décret sanctionnant le déséquilibre des dépenses disproportionnées aux gains. Au-delà du monde économique, la dépense follement consentie est

toujours récompensée, c'est-à-dire compensée par la métamorphose de soi-même. Dans la pratique de l'art, on quitte la chimie pour l'alchimie. Dans celle de l'amour aussi. Et par un de ces hasards qui vont droit au but, celle que j'aime est née dans une ville de Champagne, rue du Grenier à sel.

CET OUVRAGE
A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN OCTOBRE 1992

N° d'impression : 33081.
Dépôt légal : octobre 1992.

1 Dans ce château, Sade a vécu jusqu'à 7 ans chez son oncle, l'abbé de Sade.